

CONCLUSION GÉNÉRALE

LA CONTRIBUTION DE JULES ROZET À UN PORTRAIT DE LA CHAMPAGNE MÉTALLURGIQUE

Ayant choisi la voie de la qualité et de la valeur ajoutée et ayant laborieusement obtenu le succès, Jules Rozet est bientôt imité par de nouvelles usines de tréfilerie, de chaînerie et, beaucoup plus tardivement, de production de fonte de 2^{ème} fusion. De ces spécialités, la dernière sera la moins durable et s'éteindra dans le dernier tiers du siècle. Par contre les deux premières se confirmeront et constitueront des activités de la Haute-Marne métallurgique jusqu'à nos jours.

Alarmé par le « Coup d'Etat » des Traités de commerce de 1860, Jules Rozet s'emploie à montrer les abus et effets néfastes du libre-échange pour la région et sa population ; il contribue à mobiliser les énergies en 1870 dans un mouvement d'audience nationale qui aboutira une vingtaine d'années plus tard au rétablissement du régime de protection.

Plus fructueuse a été sa bataille pour les voies de communication, quand les projets fort prometteurs des années 1840 ne sont pas réalisés et laissent finalement la Haute-Marne à l'écart. Jules Rozet obtient des raccordements ferroviaire et fluvial, ce qui est déterminant pour l'avenir et permet de sauver une partie de l'ensemble industriel champenois.

DES PAYSAGES INDUSTRIEL ET FORESTIER MARQUÉS PAR L'INCERTITUDE DU TEMPS

Après avoir visité le Clos Mortier en 1875, Louis Reybaud ne peut s'empêcher de manifester son désappointement à la vue de l'aspect négligé ou vieillot des usines de l'homme dont il prépare la biographie. Comment un maître de forges, estimé pour avoir réussi sur les plans technique et financier, peut-il avoir créé un paysage industriel aussi marqué par le désordre et l'improvisation ?

Pour trouver une explication, il faut se tourner vers l'histoire industrielle de la Haute-Marne, conditionnée par la menace de la « Révolution des forges », la politique des Eaux et Forêts et divers retournements de situation. Pour y répondre, certains maîtres de forges choisissent de s'engager dans des investissements lourds et des projets à longue échéance (mais plus rares sont ceux qui les réalisent effectivement) tandis que d'autres, comme Jules Rozet,

estiment plus judicieux de traverser le moins mal possible les moments de crise et tirer le meilleur parti des instants de répit, se satisfaisant de constructions improvisées, bâties à la hâte et sans plan d'urbanisme. Ce comportement sera repris dans cet établissement par les successeurs de Rozet. Les plans, les cartes postales et les photographies du XXe siècle font découvrir une sorte « d'agrégat inconstitué » d'ateliers et de logements ouvriers aussi divers par la taille, l'architecture et les matériaux, entremêlés de champs cultivés, de jardins ouvriers, de terrains vagues, de rideaux d'arbres et tronçons de rivière à l'aspect sauvage, coupés ici et là par des portions de voie ferrée et des chemins de terre.

Tel quel, le quartier du Clos Mortier pouvait faire petite figure, comparé au puissant et moderne voisin de Marnaval. Pourtant la population ouvrière se satisfaisait de constituer une entité humaine vivant de manière autonome dans un espace bien délimité ; quant à l'aspect disparate, mi-industriel, mi-rural des lieux, elle n'y attachait guère d'importance : « On était au milieu des champs de blé, on regardait passer les chevaux et les chariots de la ferme, on assistait aux travaux de fenaison, de moisson et de labour. » Les anciens des usines aiment encore rappeler combien cet espace préservait de lieux de retraite et de liberté hors de portée du regard des parents ou des adultes quand, enfants, ils formaient des bandes et se livraient à des bagarres à coups de cailloux ou de chutes de métal « contre ceux de Marnaval ou de la Forge Neuve ».

Appelé à établir un rapport sur l'état des forêts du Val et de Wassy, l'expert engagé en 1861 par les nouveaux propriétaires, le Duc de Galliera et Alfred George, éprouve lui aussi une certaine déception à la vue des taillis qui « encomrent la forêt et étouffent la futaie ». Partisan de la conversion, il propose de laisser le champ libre au chêne, ce « Roi des forêts ». Ses conseils ne seront guère suivis : il suffit de se promener en forêt pour se rendre compte que le taillis sous futaie reste l'aménagement dominant encore actuellement.

En fait, il y a un certain lien logique entre l'aspect décousu du paysage industriel d'une forge comme le Clos Mortier et l'aménagement forestier existant, considéré récemment comme « sauvage » par des industriels allemands. Le taillis sous futaie s'est en effet maintenu pour une série de raisons qui, chacune à leur tour et de manière imprévisible, ont retardé ou ajourné le passage à la conversion. Les unes étaient extérieures à la région et tenaient aux difficultés enregistrées par les forges du Midi pour atteindre la qualité des fontes et fers au bois et par l'insuffisance de la production des mines de charbon. Les autres étaient d'ordre local et étaient commandées par la nécessité de recourir de temps en temps au charbon de bois (jusque vers 1890) et par les nouveaux débouchés offerts au taillis.

Les rapports entre les forges et les forêts n'ont donc pas cessé soudainement quand le charbon fait enfin son entrée dans les hauts-fourneaux champenois vers 1860. Le monde forestier ne disparaît pas du champ d'intérêt des maîtres de forges, surtout quand, comme Jules Rozet, ils se lancent dans le négoce du bois de futaie, continuent de faire confectionner du charbon de bois pendant une quarantaine d'années pour alimenter leurs hauts-fourneaux et les braseros des logements parisiens – en attendant les gazogènes - et vendent des bateaux entiers de « bois de mine ».

L'ACCUSATION DE ROUTINE

Les sarcasmes n'ont pas manqué de s'adresser à la métallurgie haut-marnaise, premier producteur de fonte et de fer au milieu du XIX^{ème} siècle, mais rendue coupable d'avoir perdu sa place pour s'être « aveuglé » cantonnée dans la « routine ».

Ce travail permet de préciser l'origine chronologique de cette accusation – 1860 -, d'en saisir les aspects polémiques – ils proviennent des milieux libre-échangistes - et d'en démontrer le mal-fondé : Jules Rozet n'a cessé de travailler à économiser l'énergie dans ses usines ; le Docteur J. Percy, professeur à l'Ecole des Mines du Gouvernement, à Londres, note à plusieurs reprises en 1867 dans son ouvrage « Traité complet de métallurgie » que les meilleures qualités de fer marchand, fil de fer, pointes fines, ressorts s'obtiennent à partir de fontes au bois affinées au charbon de bois ; enfin, le fer au bois, si décrié après 1860 par les bons esprits quand il est élaboré en France, est paradoxalement l'objet d'importations élevées alors qu'il est fabriqué selon les mêmes techniques en Suède.

LES FACULTÉS DE RÉSISTANCE DE LA MÉTALLURGIE HAUT-MARNAISE

Les combats menés à partir de 1847 pour la construction des voies de communication et le salut de la Haute-Marne métallurgique amènent à considérer l'effacement de ce département non plus seulement comme la fin d'un temps de grandeur et de prospérité, mais aussi celui de sa survie. L'ouvrage du Comité des Forges soulignait déjà l'efficacité des efforts consentis pour moderniser cette industrie ; tout récemment, Louis André relevait les « atouts du maintien ». Pour sa part l'histoire du Clos Mortier et de la Chambre de Commerce permet de confirmer ces appréciations et de dégager d'autres capacités de résistance : recherche de la qualité, nouveaux débouchés dans la construction des chemins de fer, permanence d'un certain esprit de solidarité, implication des marchands de bois et de charbon.

Les solutions proposées et les succès remportés par la fonte à refondre, les fontes moulées, le fil de fer, les chaînes et les « fers de Champagne » (fers puddlés obtenus à partir de fonte au charbon de bois) du Clos Mortier ne constituent pas un cas particulier dans la mesure où la Haute-Marne s'engage-t-elle aussi vers la fabrication de produits aval bénéficiant de la réputation de la métallurgie au bois. Dès 1860, Jules Rozet était bien conscient que c'était une nécessité vitale : dans un échange de lettres en 1860 avec Vivenot-Lamy, il écrivait que le département conservait ses chances par rapport à la Lorraine à condition de garder une longueur d'avance dans le domaine de la qualité. Cette politique sera suivie au Clos Mortier et dans d'autres usines, y compris pour la fabrication et l'utilisation de l'acier : la puissante société des Aciéries de Micheville trouvera intérêt à acquérir Marnaval en 1911, dans le but d'offrir des qualités de produits laminés en acier dont la société lorraine ne dispose pas.

La construction des lignes de chemins de fer est l'occasion pour Jules Rozet et plusieurs de ses confrères de fabriquer et livrer des coussinets en fonte ainsi que des traverses en bois de chêne et même de hêtre. Cela démontre que si l'on regarde le rail comme le produit noble du chemin de fer, on ne peut se limiter à lui : en Haute-Marne des hommes et des entreprises ont su fabriquer et vendre des éléments sans doute moins représentatifs de la voie ferrée et de l'image de progrès technique et social qu'elle véhicule mais tout aussi rémunérateurs.

L'esprit de solidarité régnant entre les maîtres de forges pour la défense de leurs intérêts communs n'a pas été assez fort pour les conduire au cours des années 1840 à se regrouper dans le cadre d'une grande société commerciale. Il s'estompe aussi quand la nécessaire obligation de s'entendre pour les coupes de bois se fait moins pressante. Cependant, l'esprit collectif persiste sous diverses formes. La plus visible est constituée par le Comité des forges de Champagne. Une autre, mise en évidence par Jean-Marie Moine, est représentée par la constance des liens d'affaires et de famille s'entremêlant dans de multiples combinaisons industrielles ou commerciales. Dans la troisième enfin, les sociétés ou les établissements spécialisés dans un type de production (fonderie, fers fins ou roues métalliques) se regroupent dans un syndicat pour représenter une force réelle sur le marché. Un exemple en est donné par Stephen Smith pour les fers fins à la fin de la décennie 1870 : il signale que cette production est entre les mains de plusieurs grandes sociétés françaises mais aussi de « divers maîtres de forges de la Meuse et de la Haute-Marne », seuls établissements à avoir survécu en France « par leur puissance, leur efficacité et leur gestion ».

Gardant chacun leur autonomie et leur spécificité, les maîtres de forges et les fondeurs de Haute-Marne constituent une force collective centrée sur plusieurs pôles, dont le plus dynamique

est celui St-Dizier, mais dans une configuration différente de la Franche-Comté ou de la Bourgogne du nord : dans la première, un regroupement est bien opéré autour de la « Société de Franche-Comté » en 1854, mais il se réalise sur un site extérieur au département de la Haute-Saône (à Fraisans, Jura) et n'utilise les fontes comtoises que jusqu'en 1875-1880, sans que le milieu graylois soit parvenu à jouer le rôle de moteur d'industrialisation et d'animation comme le milieu bragard en Haute-Marne. Dans la seconde au contraire, les forces de concentration sont suffisamment vigoureuses pour converger dans la constitution d'une grande société, « Bougueret-Martenot » d'abord, puis « Châtillon-Commentry ».

Si l'entrée des marchands de bois dans le monde des forges - par ascension sociale et apport de capitaux - paraît un élément important du portrait de la métallurgie haut-marnaise, celle des marchands de charbon de St-Dizier l'est encore plus. La maison de commission et de transports Lacombe investit dans les fonderies de Brousseval. La « Compagnie des Transports » des Frères Giros trouve le moyen d'acheminer à St-Dizier le charbon et le coke à prix économique en faisant appel à la voie fluviale, de préférence à la voie ferrée, et en s'approvisionnant auprès des houillères et cokeries du Nord et de Belgique, plutôt qu'à celles de la Sarre. La Haute-Marne se soustrait ainsi au quasi monopole exercé par la Compagnie de l'Est et les Houillères de la Sarre. Enfin, les frères Giros procèdent à d'importants investissements dans plusieurs établissements métallurgiques de la Haute-Marne convertis par leurs soins à l'usage du charbon et du coke. Cette implication des négociants en charbon dans le ravitaillement mais aussi dans le capital de la métallurgie champenoise est essentielle à un moment où cette industrie entreprend de se moderniser face à la concurrence étrangère et lorraine ; ce faisant, la Haute-Marne se met en position de profiter mieux que d'autres régions de la conjoncture nouvelle créée après 1870.

Cette faculté de résistance peut se constater dans la partie septentrionale du département par l'installation d'un certain nombre d'industriels en Haute-Marne (même pendant la décennie 1860), les créations d'entreprises et le développement de l'emploi ouvrier. Les fortunes accumulées par de nouveaux maîtres de forges pendant la période 1871-1914 se traduisent par l'éclosion d'une nouvelle génération de châteaux et de maisons de maîtres ou par l'aménagement de châteaux anciens.

Le phénomène de translation vers la partie septentrionale du département n'est pas sans conséquence sur la tonalité des appréciations portées par l'historiographie. Si le point d'observation est celui des villes de Chaumont ou Langres, aux portes desquelles des forges

florissaient autrefois, on est sensible à la disparition rapide de cette industrie dès avant 1860. L'émigration de la métallurgie vers la partie septentrionale du département est alors considérée comme une perte de substance pour la Haute-Marne profonde centrée sur ses vieilles capitales. Au contraire, si le regard est porté, comme le nôtre, depuis Saint-Dizier, on est conduit à mettre en valeur le regroupement et le développement et de cette industrie dans le nord du département. Par voie de conséquence, on est poussé à élargir le champ de vision en l'intégrant à l'ensemble de la Champagne métallurgique sans tenir compte des limites administratives départementales.

JULES ROZET : RESTERA-T-IL UN INCONNU ?

Jules Rozet, après cette biographie, sera peut-être un peu mieux connu en Haute-Marne mais il n'en deviendra pas pour autant une personnalité de premier plan.

A le regarder sous l'angle de la célébrité, on perd toutefois de vue deux choses : Jules Rozet n'a jamais ambitionné ni revendiqué une telle notoriété et les maîtres de forges et fondeurs champenois n'ont guère de chance d'atteindre un rayonnement national dans la mesure où les conditions propres à la métallurgie au bois en Champagne ne peuvent déboucher sur la constitution d'ensembles industriels concentrés, modernes et puissants, à l'exception d'Abainville et du Grand Marnaval, qui, il faut le rappeler, n'ont atteint ni l'un ni l'autre le succès financier.

D'autre part, malgré ses mérites, Jules Rozet risque d'apparaître surtout comme un homme qui a livré des combats défensifs et d'arrière-garde, courageusement certes et avec plus d'efficacité que dans d'autres régions métallurgiques forestières, mais sans pouvoir remédier à l'inéluctable effacement de la sidérurgie champenoise.

De toute façon, mis à part le cas de Durenne, qui est avant tout un brillant homme d'affaires parisien, les maîtres de forges champenois ont plus de chance de se faire connaître par leurs organisations corporatives que par leur réussite personnelle. En cela, Jules Rozet est conforme au profil des maîtres de forges haut-marnais. Même le très entreprenant Emile Giros n'a fait que frôler la notoriété nationale.

JULES ROZET, UN HOMME À REDÉCOUVRIR

Pourquoi, malgré tous les aspects de son œuvre, reconnus en son temps ou juste après sa mort, et ceux que ce travail a confirmés, développés, renouvelés ou découverts, Jules Rozet est-il tombé dans l'oubli ?

Cela vient d'abord du fait suivant. Ceux qui ont parlé de lui à la fin du XIXe siècle l'ont présenté comme un homme peu doué pour les affaires, assez irrésolu à ses débuts, hésitant à s'engager dans la voie industrielle et éprouvé par des difficultés de santé. Ils ont dressé le portrait d'un chef d'entreprise modeste, attaché à la vieille métallurgie au charbon de bois, retiré dans sa Haute-Marne rurale, entretenant avec ses ouvriers des liens quasi familiaux. Sans être inexacts, ces aspects de la vie de Jules Rozet semblent avoir été consciemment exagérés à la suite des événements de 1870 et 1871, à savoir l'effondrement du régime impérial, la défaite militaire, la sanglante aventure de la Commune et la guerre civile. En la personne de Rozet, L. Reybaud et l'Abbé Didier, ses premiers biographes, disposaient d'un modèle à donner en exemple pour la reconstruction la France sur les plans de la morale et de l'économie. Ils voyaient dans le Clos Mortier un domaine et une forge se transmettant de manière heureuse dans le sein d'une même famille. Ils mettaient en relief les valeurs de travail, de simplicité, d'honnêteté et de modestie qui dirigeaient la vie de Jules Rozet. Insistant plus sur ses compétences techniques que sur ses succès commerciaux, ils rappelaient son souci d'œuvrer en tant que notable pour le bien de l'industrie de son département et le développement de l'éducation populaire. Ils replaçaient ce portrait dans le cadre provincial d'une industrie traditionnelle fortement ancrée dans son environnement rural et forestier et de rapports sociaux établis sur la confiance et le respect entre patrons et ouvriers.

Ce portrait a bien vieilli et a perdu son intérêt avec le temps. On a bientôt donné comme archétype du développement économique l'industrie à la houille, actionnée à la vapeur et concentrée dans de grands ateliers urbains selon le modèle anglais ; ailleurs on proclama que les rapports sociaux s'analysaient désormais en termes d'une lutte des classes condamnant les patrons paternalistes et exploités ; ailleurs encore on assura que les vrais entrepreneurs ne devaient leur réussite qu'à eux-mêmes et ne se trouvaient guère dans les dynasties familiales où l'on se contentait d'hériter et de transmettre un patrimoine. Dans ces conditions, la métallurgie haut-marnaise et ses maîtres de forges ont été durablement affectés d'une image assez négative et obsolète. Pour être reconnu et trouver place dans la mémoire collective, Jules Rozet n'avait pas connu un destin semblable à celui de certains « Napoléon des forges », ni exercé un mandat de maire et mieux encore de député, ni même habité et restauré un château ou un domaine ou pratiqué quelque activité artistique, intellectuelle ou scientifique.

A leur tour, ces guides de lecture de l'histoire industrielle et sociale ont pris des rides et ont fait place à des interprétations nouvelles ou plus circonstanciées. Elles nous amènent à regarder Jules Rozet en replaçant sa vie et son œuvre dans le contexte du modèle français de la

Révolution industrielle dont il illustre l'une des pistes, et d'une région de métallurgie forestière menacée par la Révolution des forges à laquelle elle parvient à survivre.

Par ailleurs, on a vu que les biographes de Jules Rozet ont insisté sur son sérieux, sa réserve, sa modestie et son sens de l'intérêt régional. Ces vertus sont largement imputables à son caractère mais font aussi partie intégrante d'une méthode de travail propre aux entrepreneurs qui savent combien on peut perdre à vouloir le changement pour le changement et à ne pas consacrer l'essentiel de ses forces à sa vie professionnelle et à ses responsabilités de notable. Mais les archives nous font découvrir que L. Reybaud et l'Abbé Didier ont passé sous silence son réalisme, son sens de l'innovation, son goût de l'entreprise et même certains talents de négociant. C'est pourtant cet ensemble de qualités diverses qui reçoit la sanction des faits, pour Rozet lui-même sous la forme de la fortune, et pour son usine, par la capacité à surmonter la redoutable crise la décennie 1860 et à tirer parti de la situation ouverte après 1870.

Appliqués après lui par les gérants Simon et Lemut, ces principes, combinant prudence et innovation, seront reconnus par le milieu des forges. A la recherche d'un nouveau gérant pour les Forges d'Eurville en 1879, L. Gény écrit à E. Lespérut : « Il nous faut un homme sérieux qui ne mène pas nos affaires à grandes guides comme Eurville l'a été pendant vingt ans, mais prendre exemple sur le Clos Mortier ».

C'est sans doute le meilleur hommage qu'on peut adresser à l'œuvre et à la méthode de Jules Rozet.